

Commentaires

Number 15, October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20204ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1984). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (15), 5–9.



PIERRE LA GUERRE DU PRINTEMPS 81
Marie-Claire Blais
Primeur, 1984

Ce dernier roman de Marie-Claire Blais est probablement l'un de ses plus réussis. Récit de toutes les violences possibles, *Pierre la guerre du printemps 81* constitue une sorte de synthèse de la société actuelle et des idées qui y circulent.

Différents systèmes et modèles se confrontent ici: celui que propose le père, militant écologiste et pacifiste, qui voudrait recréer le «paradis perdu»; le féminisme «planétaire» de la mère; et surtout le monde que Pierre, le narrateur, découvre subitement, et qui l'amène à rompre avec les projets utopistes. Cette découverte, que l'adolescent inscrit comme seule revendication, c'est la violence comme unique composante du monde.

À travers les skinheads, les punks, les gangs de motards, les «war games», Pierre apprend une virilité brutale dont la seule logique est celle de la pulsion. À travers Stone aussi, dont le corps tatoué appartient à tous sauf à elle-même, qui devient le lieu où s'exercent toutes les brutalités, et qui se fera le centre où culmine l'idéal machiste de Pierre, cet idéal d'homme qu'il a appris chez la jeunesse hitlérienne et dans les publicités télévisées.

Récit désespéré que cette traversée de l'Amérique, tout entier exprimé dans la phrase qui termine l'apprentissage halluciné de Pierre: «L'automne était là, je pouvais revenir chez moi, mais j'avais déjà perdu ma vie pour devenir un homme». À moins que le seul espoir ne réside dans le féminisme pratiqué par la mère? Quoi qu'il en soit, un texte qui rassemble de multiples visions du monde (celles de la présente décennie, qui s'affrontent et se contredisent), en nous laissant la crainte que l'an 2000 soit la copie conforme de ce printemps 81.

Francine Bordeleau



PLUSIEURES
Louise Cotnoir
Écrits des forges
Coll. Les Rivières, 1984

De Louise Cotnoir, *Plusieurs*: d'emblée, je me suis senti très proche de ce livre car tout se passe comme si, parfois avec une juste impudeur, toujours avec une tendresse détachée, il interpellait en nous la part la plus vive — aussi la plus à vif — de la féminité. Cinq volets ordonnent le recueil, lui conférant une mobilité qui s'éploie entre le contrepoint thématique et la gradation en «suspense».

«L'escalier dérobé» met en scène une rêverie soutenue du vertige et de la chute alors que le moi fixe des fragments du scénario familial et que, dans le «Remaniement des peurs infantiles», il les constitue en une histoire singulière. Certes, ici encore, l'écriture — comme toute écriture... viscérale — s'immisce dans les affaires de famille. Mais ce qui, chez Cotnoir, frappe et convainc, c'est ce dévoilement cru, pourtant sans acreté ni réalisme d'Épinal, d'«une» vérité. De toute une vérité. Ainsi, après avoir désigné — d'un trait vif — «le fiel. Le féminin du fils.», l'auteur exhibe, dans «À cause des linges», le voyeurisme perçant



du père et le cynisme silencieux des frères et fils devant les intimités de la «grande soeur». Tout cela qui a eu lieu et cours, le sang, les pertes, les bandelettes, le secret, vient à l'écriture, se donne à l'écoulement délibéré du sens.

Peu à peu une biographie, celle de l'enfance alors que «les images (...) s'impriment nettes», celle du corps, se précise; et le récit déjà avoué dans «Mutineries» — «je suis une résistante de l'histoire censurée» — trouvera, sur le mode de l'écho, son point de culmination dans «Personne à tout faire»: «C'est une histoire... je ne sais pas d'où elle me vient mais je m'en suis éprise. (...) Cela n'a rien de fictif.» Dans cette partie qui esquisse avec émotion les complicités de la mère à la fille (de la mère et fille et fille-mère), de la femme à la femme, Cotnoir se montre virtuose à capter les événements de la sensibilité furtive; telle saveur saisie à l'acmé de son évanescence, tel geste de connivence discrète, telle impression tamisée sont dits comme dans la lumineuse légèreté d'une toile impressionniste: «Le flottement subtil des choses et des êtres. Une femme se tient, longue, dans le champ de fraises. Elle est sur ma langue et hors de portée. Elle parle comme elle s'écrit.»

Après être «Passée aux aveux», l'écriture, dans «Théorie», le cinquième volet du livre, rappelle le projet qu'elle a déjà, pratiquement, réalisé, à savoir la quête d'«un savoir non canalisé et (d')un imaginaire sans contrôle.» Et depuis la vertiginosité de la marche dans «L'escalier dérobé», le trajet a été franchi, du palier à la parole; la «scribe» peut désormais affirmer le dynamisme de «sa» marche, de sa solitude et de son prolongement: «Je marche seule dans la marge.»

Parlera-t-on ici d'une écriture au féminin? Parlons plutôt comme on écrit (Théoret) car «Écrire est une nécessité entreprenante.»

Paul Chanel Malenfant



LA MAISON AUX ESPRITS
Isabel Allende
Québec-Amérique, 1984

La maison d'Esteban Garcia est hantée. Non, visitée par des esprits autant du vivant de Clara Garcia, extra-lucide, qu'à sa mort, quand cette femme étrange revient aider ceux qu'elle a chéris. Sa fille Blanca, ses fils Jaime et Nicolas, jumeaux dissemblables, sa petite-fille Alba, Miguel et Amanda, les soeurs Mora qui rappellent les Parques, Pedro Garcia senior, génial rabou-

teux, Pedro Garcia junior, employé de son mari sur la grande propriété terrienne des Trois Maria, plus fidèle à Clara qu'à Esteban, Pedro Garcia III, amant de Blanca, poète révolutionnaire. Clara les aimait tous, les aime toujours. Si un esprit souffle dans la maison, c'est bien un esprit d'amour. Et de haine forcément: les sentiments tièdes n'ont aucune chance de survie dans le roman d'Isabel Allende car c'est précisément de survie dont il s'agit: les personnages luttent sans cesse, pour la paix ou la guerre, la chevelure verte de Rosa, le Président, l'attention de Clara, le pain, des médicaments, l'étreinte d'un corps, le silence sous la torture.

Roman-fleuve? Roman-terre: une terre qui rendra ses fruits à Esteban, une terre qui tremblera, une terre chaude, luxuriante, riche de sueur, salie de sang. La terre qui a engendré une grande écrivaine: Isabel Allende. Ce premier roman étonne par son architecture, séduit par les caractères des personnages, enchante par son ton émouvant, ironique, somptueux. La vieille idée du journal intime intermittent trouve une nouvelle jeunesse, la parapsychologie fascine par sa simplicité, et les éternelles histoires d'amour, essentielles au genre romanesque, éclatent de passion, de fougue, de vigueur. Le désir est d'une vitalité envoûtante. N'eût été de l'aspect si charnel de l'écriture d'Allende, on pourrait croire que l'auteure est esprit, réincarnation de Clara ou Alba: la romancière habite tous ses personnages. Magistralement.

Christine Brouillet

LES FERDINAND Suzanne Paradis Leméac, 1984

Suzanne Paradis vient de recevoir, pour *Un goût de sel* (Leméac, 1983), le Prix du gouverneur général — section poésie et, très silencieusement, en



juin, son huitième roman, *Les Ferdinand*, paraissait aux Éditions Leméac.

Comme elle le disait dans une entrevue accordée à *Lettres québécoises* (Hiver 79-80): «Tant qu'on dissociera mon moi-poète de mon moi-romancier, comme on le fait généralement (...) on refuse l'unité fondamentale de mon oeuvre, on refuse de voir les liens que certains recueils de poèmes entretiennent avec certains de mes romans.»

Il faut savoir ceci: Suzanne Paradis publie depuis près de vingt-cinq ans. Son itinéraire porte les marques nombreuses de la poésie, de la critique, du roman, des lectures (*Adrienne Choquette lue par Suzanne Paradis*) et des réécritures (*les Hauts cris*, par exemple).

Phénomène d'édition (et d'éditeurs), de promotion ou d'information, ses romans sont, me semble-t-il, peu connus, peu lus. Pourtant ils atteignent à ce que le roman a de plus vibrant, de plus nourricier: la rencontre inédite et fascinante des êtres et du réel, la magie des légendes qui dévoilent le monde.

Personnages et écritures, lieux, rêves, gestes et atmosphère, l'univers entier chaque fois à reconquérir dans sa troublante découverte. Ainsi, les Ferdinand, famille nombreuse et fragmentée. Ruelle Bigaouette, le Premier (c'est

son nom; c'est un Ferdinand), Célimène, sa femme, et Nandeu dit le deuxième, l'enfant de Léona, sœur du Premier. À Yorktown, Sam et Barbie, parents du Premier et Léona.

Les Ferdinand, famille lien et lieu des drames et des passions de l'identique, des identités et des appartenances. De la fuite à Yorktown au retour ruelle Bigaouette, des règles, des contraintes et de la morale familiale, tout se révèle peu à peu à l'aube d'une naissance. Le territoire bientôt élargi des Ferdinand deviendra zone occupée, secouée, divisée. Chacun/e lutte et découvre sa vie.

Les Ferdinand nous mène à ce que le roman habite trop rarement: la vie humaine. Ces quelques mots vous abandonnent au seuil.

Michèle Roy



AU CENTRE DU JEU BLANC Michel Lévesque Leméac, 1984

Le prix Octave-Crémazie, décerné chaque année dans le cadre du Salon du livre de Québec, est destiné à la «relève» en poésie. Or ces «jeunes» auteurs méritent parfois davantage que l'oubli dans lequel ils risquent de retomber une fois terminée l'euphorie du Salon.

C'est le cas pour Michel Lévesque qui disait, lors de la

remise du prix, avoir travaillé plus de deux années à la préparation du recueil. Ce qui se voit dans la recherche formelle assumée tout au long du parcours poétique que propose l'auteur, parcours hybride pourrait-on dire, cherchant et trouvant sa voix à la fois dans l'héritage poétique qu'a laissé Fernand Ouellette et dans les multiples préoccupations sémantiques qui habitent l'écriture de la dernière décennie.

Par-delà l'appréhension de la folie et de la mort, la démarche de Michel Lévesque nous convie plus précisément à la rencontre des doubles, des miroirs, des moi qui se superposent et se croisent, des «masques qui tombent bleus gris noirs/ jusqu'à paraître blancs». Tel Narcisse dont l'image aurait irrémédiablement basculé parmi les ombres, «déjà aveugle parmi/ des morceaux de miroirs incendiaires», le corps est projeté morcelé, «soustrait à la rectitude»: traces brisées, signes et gestes traqués — la fuite pour trouver le «blanc» ne comporte aucune issue puisque ce blanc n'est, somme toute, que l'envers du miroir du noir, son équivalence.

On hésite à parler des lacunes d'un premier recueil qui démontre une maturité certaine et une maîtrise de l'écriture plus qu'acceptable. Michel Lévesque est un auteur à suivre.

Francine Bordeleau

LES FILETS Désirée Szucsany Éd. de la pleine lune, 1984

J'ai adoré. Avec dans le timbre, l'intonation, l'accent d'une invitation pressante. Avec l'envie que cela vous convainque, vous suffise surtout. Et la conviction qu'il faut tout de même en dire un peu plus.

Recueil de huit nouvelles, *Les Filets* de Désirée Szucsany relève précisément de la tradition de la nouvelle. La forme est



formes du désir. Les personnages comme les tropismes qui affleurent y sont de langage. Ils existent soudain, venus lentement des mots et des gestes posés et tus, des circonvolutions de la langue qui lèche les parois intérieures. La nouvelle est un frisson posé sur l'intelligence des peaux. Un piège. Qui s'y essaie risque fort d'y vivre sa perte: l'écriture exige l'inouï, la chair de l'impalpable. Qui s'y prend n'y échappe pas; la chute ne libère jamais que les surfaces.

Du recueil de Szucsany je ne dirai pas plus. La maîtrise de l'écriture et du genre, la douceur des agonies et des orgasmes n'appartiennent pas au registre de l'oeil et du voyeur. Et il n'y a pas de mot pour dire ce degré d'intimité et d'habileté. Heureusement! C'est là l'extrême nécessité de la nouvelle.

François Vasseur

savante (ce qui ne signifie pas difficile), traces légères, «touches allusives» posées sur le corps de la réalité. La nouvelle, par définition historique, ne dévoile rien; elle nous fait deviner les voiles, soufflant, sur chacun d'eux. Les mouvements dessinent le sensible, le jeu des



veille du grand départ», lui demande d'aller le retrouver aux U.S.A. Elle quitte donc Winnipeg et, en autobus, entreprend le voyage jusqu'en Californie pour rejoindre ce frère qu'elle n'a pas vu depuis trente ans.

Voilà, bien sommairement résumé, un récit attachant qui, derrière une apparente simplicité, cache tendresse et humour. C'est presque un tour de force de la romancière, tandis que la mort est omniprésente, d'atteindre un ton si nuancé, empreint de sérénité. Car ce que trouvera Éveline au bout de ce voyage, c'est la mort de Majorique, cependant immortel dans la mémoire de chacun.

Le récit se déroule à la manière d'un conte, où l'important est justement de raconter, de dire les souvenirs qui refluent: ces souvenirs que l'on croyait oubliés et dont on se rend compte qu'ils ont façonné

DE QUOI T'ENNUIES-TU, ÉVELINE?

suivi de ELY! ELY! ELY!

Gabrielle Roy
Boréal Express, 1984

Éveline reçoit un télégramme de son frère Majorique qui, «à la

Nouvelles parutions Printemps-Été 1984

Louise Cotnoir, Plusieurs

«... une nouvelle circulation de sens dans l'intervalle inscrit entre les mots, les objets et l'image kaléidoscopique de multiples femmes...»

5.00 \$

Communiqué de presse 24-05-84

Jean-Paul Drouot, Taxi

«Un livre qu'il faut lire d'un seul trait, frénétiquement.»

5.00 \$

Gilles Toupin, **La Presse**, 18-08-84

Daniel Dargis, L'Anecdote

«... pas un mot de trop dans ce texte ramassé, affiné au laser de son émotivité.»

5.00 \$

Michelle Roy-Guérin, **Le Nouvelliste**, 26-05-84

Louis Jacob, Sur le fond de l'air

«... la diction est généreuse, énergique, la vie contemporaine s'anime passionnément...»

5.00 \$

Pierre Nepveu, **Le Devoir**, 16-06-84

Denuis Saint-Yves, Orifices

«... les orifices déploient des miroirs qui arment contre l'absurde...»

5.00 \$

Communiqué de presse, 24-05-84

APLF-18,

Atelier de production littéraire des Forges comprenant entre autres:

• une entrevue avec Benoitte Groult • inédits de Gatien Lapointe • commentaires — critiques

5.00 \$

Le Conseil des Arts, le Ministère des Affaires culturelles et l'Université du Québec à Trois-Rivières ont aidé à la publication de ces ouvrages.

la particularité de notre être. Constitué d'anecdotes qui en forment la trame narrative, *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* se veut un appel à la solidarité, à la générosité, à la reconnaissance de «l'éternelle ressemblance des hommes, sous tous les cieus, avec leur bonté, leur douceur si touchante». Et, avec tout cela, la sérénité dont la mort est faite parfois.

Quant à *Ely! Ely! Ely!*, il s'agit d'un bref récit où une jeune journaliste prend le train, une nuit, pour aller de Winnipeg à Ely, petit village perdu dans la Prairie.

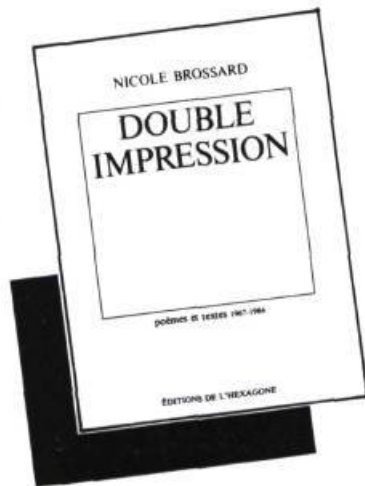
Encore une fois, l'anecdote révèle la tendresse et la quête de fraternité, d'une jeunesse de cœur qui semble inusable. Deux récits d'une grande fraîcheur, dont seul *Ely! Ely! Ely!* avait déjà été publié (revue *Liberté*, n° 123).

Francine Bordeleau

DOUBLE IMPRESSION POÈMES ET TEXTES 1967-1984

Nicole Brossard
L'Hexagone, coll.
Rétrospectives, 1984

Dans son «avant-propos», Nicole Brossard précise de façon très éclairante ce qui constitue pour elle le sens d'«un» livre et indique, par conséquent, l'exacte portée de cette *Double impression*: textes de ponctuation, intertextes où se récapitulent des livres antérieurs, où se décalquent des livres à venir; voilà, en bref, ce dont il s'agit. C'est dire que ce qui s'écrit ici, en une voix à la fois rétrospective et prospective, travaille le champ même de l'écriture — de la passion à l'oeuvre —, convoque la prolifération illimitée des possibles langagiers, sollicite ces formes-sens inédites (en latence) qui adviennent dans l'écoulement même des métamorphoses scripturaires. Une pulsion s'interroge: «(...) ce qui me pousse



à t'écrire, à tendre vers l'inédit) et s'observe tour à tour dans les affrontements et les séductions qui induisent la matière ou le produit textuels: «Nous voilà ensemble. Jusqu'au temps du dénouement, du geste, de la parole, du mot qui signifiera à ton regard une autre direction. Je ne serai plus ce corps, cette ombre arrimée au papier».

Ainsi, l'écriture est vécue comme un corps à corps avec le sens (ce «centre blanc»: «Je me fais plaisir et multiplie mes centres, mes cercles d'intégrité», et «ce texte est l'anecdote du centre»), comme un désir délibéré de dire car «on ne peut pas tenir longtemps le désir comme suspect». Repris ici, sous le mode du parcours réverbérant, les motifs qui supportent cette production du texte comme exercice à la fois mental («la pensée, on n'a pas idée») et physique, comme introspection physiologique, sont partout constants dans l'oeuvre de Brossard: entre autres, le plaisir urgent de la transgression, les nécessaires violences et vigilances du texte féminin, la réflexion stylistique, les indices et incidences de la modernité, la lecture intertextuelle et le geste spiroïdal puisque «(...) la spirale dans ses courbes de vie ressemble à une écriture.» Par ailleurs, un axe continu organise la pensée (la poésie) et lui confère sa rigoureuse linéarité. Le texte, dans son grain, dans son immédiate matérialité porte le grain même de la peau et retrace l'exacte figure du corps: «Car ce qui

s'écrit n'est jamais (dans son style) autre chose que la forme même du corps qui écrit: ses poses, ses allusions, son genre.» Par cette osmose, par cette ubiquité entre ce qu'il dit (ce qu'il écrit) et ce qu'il est, l'écrivain fabrique et réalise son destin: «J'imagine avec ma langue ce qui m'arrive.» Alors, l'écriture parvient à l'acte, convoque la lecture comme une intervention; et à lire «un à un les poèmes, un à un, les mots», le lecteur, dans la lettre du texte, dans le poreux de sa texture, est conduit à l'évidence de prendre part à l'événement inusité d'un langage: «et c'est si violent un poème qu'on pense ne jamais pouvoir recommencer.»

Paul Chanel Malenfant



L'ITINÉRANTE Lise Vekeman La Presse, 1984

La manifestation de l'être dans *L'itinérante* est un être-malade. Le refus du corps exprime ici un refus total de vivre. L'absence d'unité psychophysique détermine toute «l'anti-existence» de Dominique Harts. «Inventer la distance. Fuir pour survivre.» Dominique semble avoir été privée, dès sa naissance, de la conscience d'être. Tout au long de sa vie il ne sera donc question que de mort. Dominique la chétive, la morte-née se condamne page après page à mourir lentement cette vie qui lui fait défaut. C'est un être mort qui se dissout, c'est le récit d'un enlèvement.

Le cheminement de Dominique Harts est celui qui part d'une réalité non assumée et qui mène au néant, à la dépossession totale de soi: «Il s'agissait bien de moi, mais de moi devant mon père. Je suis remontée jusqu'à son désir: il ne voulait que ma disparition. Eh bien! K. s'en chargera.» Sa vie lui est si étrangère qu'elle ne peut pas la détruire elle-même. Dominique est impuissante, elle laisse les



autres poser les choix de son existence.

Lise Vekeman a voulu créer un être laid. En ce sens, *L'itinérante* est une réussite. Cependant, ce livre, d'une fantastique morbidité, déprime. Bien que l'intrigue soit habilement menée, que l'écriture soit correcte, le roman de Lise Vekeman verse parfois dans le mélodrame dont on devine très tôt le dénouement qui tarde trop.

Sylvie Trottier



JOURS D'ATELIER Jean Royer Éd. du Noroît, 1984

Cet immense respect de l'écrivain et de la parole poétique que Jean Royer nous a longtemps enseigné, entre autres dans les pages culturelles du *Devoir*, on le retrouve sans contredit dans ce petit recueil (93 pages) qu'est *Jours d'atelier*.

Ce titre, que l'on pourrait fort bien traduire par «Journal de travail», résume l'idée du recueil où l'auteur, par le biais d'aphorismes, de poèmes et de citations, nous invite à parcourir l'écriture, qui apparaît comme un travail quotidien et constant. Le poétique est ici étroitement lié à l'intime, se confondant avec l'amour et le



désir, provoquant l'émergence d'un discours intériorisé qui nous place face à «l'expérience»: celle du sujet lui-même, intensément habité par l'écriture.

Jours d'atelier illustre cependant une appréhension du poétique qui paraît un peu surannée. À l'opposé des courants formalistes et autres questionnements du sens, Royer «imprime/exprime» la poésie comme essence certainement idéalisée, «de source foetale». Tout comme cette conception de la femme: désir et amour (et écriture?) sont tout entiers dirigés vers elle, comme si son devoir était de répondre «présente» à cette triple fonction de muse, mère et amante («Tu es ce poème, l'image réelle du mystère au secret, dans le don de notre corps d'amour»).

Intimiste et discret (un peu trop?), ce recueil de Jean Royer mérite tout de même une lecture attentive. Ne serait-ce — et c'est déjà beaucoup — que parce que s'y déploie une pensée loin du spectaculaire, dont la seule pratique est l'authenticité et l'amour extrême de la poésie, et que Royer sait, avec grandeur et humilité, rendre hommage à ses contemporains écrivains.

Francine Bordeleau

NOUVEAUTÉS

La détresse et l'enchantement

Gabrielle Roy
Boréal Express

Le dernier recours

Christine L'Heureux
Libre Expression

Journal de Catherine W

Pierre Billon
Québec Amérique

Dix nouvelles humoristiques

Collectif
Quinze

Les sept jours de la jouissance

André Roy
Herbes rouges

Signaux pour les voyants

Gilles Hénault
Hexagone

Firme d'amour et de dépendance

France Daigle
Éd. d'Acadie

Érica

Jean Ives Soucy
Libre Expression

Les demoiselles de Numidie

Marie José Thériault
Boréal Express

Nourrices, Nourrices

Jean Forest
Quinze

Géographie de la nuit rouge

Gérald Leblanc
Acadie

Quelle douleur

Monique Larouche-Thibault
Boréal Express

Le triangle brisé

Christine Latour
Quinze

Le beau rôle

Bertrand Gauthier
Libre Expression

Le train sauvage

Raymond Plante
Québec/Amérique

T'es beau en écoeurant

Stephen Schecter
Nouvelle Optique

Rosa Mystica

Benoît Patar
Le Préambule

Babelle

Renaud Longchamps
VLB

Répertoire théâtral du Québec

1984
Cahiers de théâtre Jeu

Compagnons chercheurs

Paul Chamberland
Le Préambule



Pour la rentrée,
LITTÉRATURE D'AMÉRIQUE
vous propose
des ouvrages exceptionnels.

Entre autres:

ROMANS

LE JOURNAL DE CATHERINE W.
de Pierre Billon

LE PASSAGER
de Gilbert La Rocque

LA ROSE DES TEMPS
Claire de Lamirande

LA FÊTE CONTINUE
Noël Audet

ESSAIS

GILLES VIGNEAULT, CONTEUR ET POÈTE
Donald Smith

LA FEMME DANS LE ROMAN POLICIER
Anne Lemonde

DANS LA MÊME COLLECTION La Maison aux esprits • Le Matou • La Com-mensale • Le Cycle • La Garden-party de Christophine • L'Incubation • Le Semestre • L'Enfant du cinquième Nord • Les Errantes • Les Espaces glissants • Louise ou la nouvelle Julie • Minimal Minibomme • Les Corps communicants • Lectures de Gérard Bessette • Délira Cannelle • Tristessa • L'Occulteur • Après la boue • Les Masques • Le Nombriil • Les Faux Fuyants • La Magie de Charles Amand • L'Exil intérieur • Les Heures creuses • La Folle d'Elvis • Les Compagnons de l'horloge pointeuse • La Danse des ombres • Pour qui te prends-tu? • Amours prolanes • Le Déjeuner de la nostalgie • La Maison Trestler • L'Herbe et le varech • La Noyante • Les Mensonges d'Isabelle • Sans cœur et sans reproche • Une histoire gitane • La Québécoise • L'Écrivain devant son œuvre • Le Violon • Marie-Eve, Marie-Eve • Destin littéraire du Québec • Une éducation sentimentale •

Pour tout renseignement: Éditions Québec/Amérique
(514) 288-2371